



**Journées de la langue française
de l'UFBA**
1^{er} Congrès international

se réunir - se définir - se suivre

20, 21 et 22 mars 2019, São Salvador da Bahia de todos os Santos, Brasil



Les Ombres de soi

Réunion des personnages bailloniens sous une nouvelle forme

Rayane Florencio da Silva
Universidade Federal de Rio de Janeiro, Brésil

AntipodeS, Vol. 2, Hors-série n° 1
Journées de la langue française de l'UFBA - 1^{er} Congrès international

<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>
ISSN électronique : 2596-1837

Résumé

Ce travail a pour but de présenter comment les écritures autobiographiques et autofictionnelles dans les œuvres d'André Baillon, écrivain belge qui publie la plupart de ses écrits pendant la période de l'Entre-deux-guerres, portent sur le thème de la construction des personnages comme une réinvention de soi sous la forme d'ombres, dès lors qu'ils n'y ont pas une définition unique mais un mélange de caractéristiques mutuelles. Pour cette analyse, on a utilisé des textes de Serge Doubrovsky et de Jacques Lacan, pour la relation entre la littérature et la psychanalyse, puisque pour l'idée des ombres, il faudrait penser à la pluralité de soi. Pour travailler la relation entre ces genres, on a choisi les précurseurs en France, Philippe Lejeune et Serge Doubrovsky, puisque leurs définitions ont été le point de départ dans ces études. Les textes bailloniens sont presque toujours entre ces genres, dès lors que l'auteur fait une liaison entre le réel et la fiction, sa propre histoire et l'histoire de son pays, en faisant des personnages dont la personnalité est tissée à l'ombre des autres. La proposition est de montrer l'évolution de ces personnages et comment ils se construisent dans cette nouvelle figure qui reçoit des influences d'une espèce de figure externe présente dans tout le récit. Dans le domaine de la littérature belge francophone, un autre point à discuter dans les œuvres de Baillon est la nomenclature, car les auteurs belges visent la publication en France comme une manière de se consacrer comme les auteurs français. Les résultats partiels de notre recherche montrent comment des personnages bailloniens se sont construits comme des ombres de soi, dès lors que leur transposition pour une nouvelle forme réunit et définit la forme de leur pluralité interne et celle des autres dans le texte.

Mots-clefs

Autobiographie. Autofiction. Critique littéraire. Littérature francophone.

La question d'écrire sur sa propre vie, la vie des rêves ou même, de petits moments de la mémoire qu'on essaye de repérer est cherchée par divers auteurs, si l'on pense à une écriture

qui crée une image immortelle dans l'histoire à travers l'écrit. Ainsi les écrivains font une peinture de leurs vies sous forme de lettres, de cette façon, ils sortent du visible vers le lisible et il y a dans la transposition de l'image une tendance à être une écriture d'ombre puisque les personnages gardent des traits qui les construisent comme un être plein, plus qu'uniquement le reflet d'un autre. Bien que les premières études sur l'autobiographie en France — surtout la première définition faite par Philippe Lejeune dans *Le Pacte Autobiographique* où il affirme que l'autobiographie est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (1975, p.14) — soient revues et discutées, elles nous ont servi comme de fil conducteur pour penser à l'idée des ombres dans l'autobiographie et dans l'autofiction.

Ainsi, nous avons observé les textes d'André Baillon, auteur belge qui publie la plupart de ses œuvres dans la période de l'Entre-deux-guerres. Ses écrits participent des genres autobiographique et autofictionnel, surtout *Mes Souvenirs d'Anvers* et *Le Neveu de M^{lle} Autorité*, qui ont des caractéristiques qui les éloignent et les rapprochent mutuellement. D'abord, il est important de savoir que le premier texte a été publié en raison d'une demande de Roger Avermaete, éditeur de la revue *Lumière*, qui voudrait lancer une petite collection anversoise, tandis que le deuxième a été une deuxième publication, mais au format de livre deux ans après, en 1930, et il a été publié à Paris. Ces textes racontent l'histoire du petit Henry et sa vie à Anvers et Termonde. Malgré le fait que les personnages partagent le même nom, ils ne seraient pas exactement une seule figure, ce qui est perceptible dans leurs manières de raconter des faits au long de chaque récit et par rapport aux influences d'une figure externe, de laquelle on ne peut pas dire si c'est l'auteur, selon Pantkowska: « Il est fréquent de considérer l'auteur comme une instance extérieure au texte. Il arrive toutefois, surtout dans des autobiographies, que l'auteur s'infilte dans la texture même de ses écrits. » (1998, p. 55). Cette figure serait une force qui conduit les personnages et les modèles comme des ombres de soi et cette manière de les modeler laisse des pistes de la présence d'un autre. Voyons, par exemple, le petit Henry qui raconte son enfance à Anvers et décrit sa grand-mère, mais qui a soudain des phrases qui ne sont pas exactement d'un enfant, comme si les souvenirs d'un autre s'associent dans la tête du personnage :

A présent encore quand je passe sur une route que l'on bitume, ou près d'une rivière où dort un chaland, je pense à ma grand-mère. Je crois qu'elle était plutôt maniaque. Elle se nouait autour du cou une corde de violon, « car les boyaux de chat vous évitent des malheurs de tout genre ». Elle s'en trouvait très bien ; pour rien au monde elle ne l'eût abandonnée. Quand elle allait en soirée où l'on découvre le haut du dos et de la poitrine, elle passait, au-dessous de sa corde, un lourd collier de diamants. Un conférencier belge a bien voulu me consacrer une conférence et déclarer que j'étais fou. S'il avait connu l'histoire de la corde, il aurait pu ajouter que j'avais de qui tenir. Ce sera pour une autre fois. (BAILLON, 1928, p.182)

Il y est présent une deuxième voix et ce type de situation est de plus en plus naturalisé dans les écrits bailloniens et devient fréquent. Alors dans ce changement de voix on aperçoit des personnages qui se sont construits à partir des autres et pour les autres, Doubrovsky affirme que « [...] dès l'origine classique, une faille incommensurable sépare ce qu'on appellera, trois siècles plus tard, l'être-pour-soi du sujet de son être-pour-autrui. » (1988, p. 62) et c'est comme cela que leur existence est donnée, à partir des influences des autres dans le récit, de l'espace, du temps et des mots. À partir des autres parce que leurs actions sont guidées par les regards posés sur ce qu'ils font et l'approbation est fondamentale pour leur confiance. En relation à l'interférence de l'espace, la forme des personnages bailloniens est construite en fonction du lieu où ils sont insérés. Le temps contribue au développement du comportement et de la pensée de cet individu et de même à la production des mots qui habiteront dans sa mémoire. De cette façon, on regarde les protagonistes, surtout dans ces deux textes, comme des images de l'extérieur dans l'intérieur de leurs formes. Voici ce que nous propose Lacan sur la construction de l'image du sujet :

C'est que la forme totale du corps par quoi le sujet devance dans un mirage la maturation de sa puissance, ne lui est donnée que comme *Gestalt*, c'est-à-dire dans une extériorité où certes cette forme est plus constituante que constituée mais où surtout elle lui apparaît dans un relief de stature qui la fige et sous une symétrie qui l'inverse, en opposition à la turbulence de mouvements dont il s'éprouve l'animer. Ainsi cette *Gestalt* dont la prégnance doit être considérée comme liée à l'espèce, bien que son style moteur soit encore méconnaissable, — par ces deux aspects de son apparition symbolise la permanence mentale du *je* en même temps qu'elle préfigure sa destination aliénante ; elle est grosse encore des correspondances qui unissent le *je* à la statue où l'homme se projette comme aux fantômes qui le dominent, à l'automate enfin où dans un rapport ambigu tend à s'achever le monde de sa fabrication. (LACAN, 1966, p. 91)

Ainsi, selon l'idée de la forme du sujet présentée par Lacan, le *je* est créé à partir de son reflet et donc la figure qu'on considère comme l'image finale devant le miroir est une reproduction inversée des images croisées du moi et de l'autre. On considère que même si la forme des personnages, dans les écrits bailloniens, est constituée à partir des autres dans le texte, ils sont encore plus constituants, car ils contribuent à la formation des autres personnages aussi parallèlement, cela veut dire : une forme qui suit l'autre. Et la présence mentale d'un autre *je* est perceptible, un autre qui laisse des traits qui sortent de la forme initiale du personnage et se réunissent sous une nouvelle forme dont l'objectif est de réunir leurs pluralités internes. En conséquence, l'univers mental de ce qui est hors du texte interfère dans la construction aussi des mots et donc l'interposition de mémoires dans les récits. Voyons, par exemple, le livre *Délires* où Baillon fait une représentation allégorique de cette relation des mots dans la tête des personnages présentés dans *Mes Souvenirs d'Anvers* et *Le Neveu de Mlle Autorité*. D'une certaine façon ce commentaire illustre ce qui se passe dans la première partie, intitulée *Des mots*, le protagoniste bavarde avec sa femme et il y a des mots qui envahissent sa tête et l'usage du pronom *on* dans quelques extraits peut représenter ce mélange de fiction et réalité: « On est écrivain, on combine des histoires, on imagine des personnages ; certains, on les aime si fort qu'on les devient. [...] Ce livre que l'on écrit, ce livre dont on parle, que l'on vit : on mêle le vrai et le faux » (BAILLON, 1981, p. 29-30), autrement dit, il y a l'interposition de la pensée de cet autre. Mais l'intercalation des pensées n'est pas la seule caractéristique, les voix se mêlent aussi. Alors les mots ont un rôle fondamental dans la vie de ces personnages et deviennent des *mots vivants* dont la présence dévore leurs cerveaux ainsi que *des morts vivants*. Les personnages de *Mes Souvenirs d'Anvers* et *Le Neveu de Mlle Autorité* ont déjà une relation complexe par rapport aux mots qui les entourent, car ils se trouvent dans une impasse pour ce qui est de la langue : ils sortent d'une ville où le français est la langue de la scolarisation et de l'usage, surtout comme la langue de la bourgeoisie, et partent vers une autre où le flamand est la plus utilisée. Nous rappelons qu'à ce moment seul le français a le statut de langue officielle en Belgique.

Les angoisses des personnages partent de la confusion des mots, ce qui est confessé par le protagoniste de *Le Neveu de Mlle Autorité*: « Notre langage n'était pas tout à fait le même. Je ne comprenais pas certains de leurs mots. Ils s'étonnaient de l'accent que je donnais aux miens » (BAILLON, 1930, p. 84), jusqu'à une tension causée par le mélange du flamand et du français dans la forme des adresses de la ville. Voyons comment ces inquiétudes sont posées dans le livre et son texte précédent:

Quand je pense à ma vie de petit Anversois, les mots ne me viennent pas précisément en français. Ainsi ma rue natale. Rue Van Brée ! Qu'est-ce que cela signifie ? Je ne m'y retrouve pas. De même la rue que je voyais en face. Jamais je n'admettrai que rue d'Argile signifie la même chose que Leemstraat. Leemstraat, van Breestraat, au début, le monde se limitait à ces deux rues. (BAILLON, 1928, p. 177)

Notre rue s'appelait van Brée straat. (Comment dire : rue van Brée ?) En face commençait la Leemstraat. Je crois même qu'il s'agissait d'une Korte Leemstraat ou Lange Leemstraat, ce qui signifie quelque chose comme : courte ou longue rue d'Argile. (BAILLON, 1930, p. 22)

De cette façon, même si les protagonistes ont des inquiétudes liées aux mots, ils s'en servent pour composer leur nouveau format, la forme de leur ombre. Leurs véracités, leurs expériences éclairent les contours de cette nouvelle forme tandis que l'interférence de la figure externe laisse des points obscurs qui maintiennent le parallélisme entre fiction et réalité. Donc la relation de l'identité pour les personnages est intimement liée au langage, mais la vision de soi-même dans le texte est aussi importante puisque les personnages bailloniens questionnent même leur classification devant la société, ce qui est montré dans plusieurs livres de Baillon, la critique, c'est de ne pas classer les personnages à partir d'une seule caractéristique. Lisons par exemple un extrait dit par des personnage de *Délires*:

[...] Pour le reste son but était: « des livres ». Avec le même but, il y en a qui s'appellent : « Homme de lettres. » On dit même: « Femme de ménage. » Il était plus modeste. Il avouait:

— Je vis mes histoires. (Baillon, 1981, p. 24)

Une autre fois, l'auteur présente l'impasse entre le vrai et le faux en faisant un questionnement de l'identité par le personnage et comme cela il montre l'importance des mots pour lui, qu'ils ne sont pas seulement liés à ceux de sa tête mais à partir de ceux qui sortent des autres et essaient de définir son image. Pour analyser le mélange entre réalité et fiction, il faut parler d'un autre roman de Baillon qui montre le personnage comme un conteur non seulement de sa propre histoire mais de celle de son pays aussi. L'auteur fait un dialogue entre sa propre vie et l'époque où il travaillait pendant un certain temps dans le journal *La Dernière Heure* en Belgique. Le roman s'appelle *Par Fil Spécial*, où le protagoniste présente les expériences au journal *L'Uprème*, comme secrétaire de rédaction. Le récit est construit dans des chapitres courts qui présentent la routine du journal et la relation du protagoniste avec sa nouvelle réalité, dès lors qu'il sort de la campagne pour habiter et travailler dans la ville, en laissant au passé sa relation avec la vie de paysan, ce qui est raconté au début du livre :

Un pantalon usé, des sabots, des cheveux qui s'en fichent.

Pour vivre, j'élevais des poules. Je leur préférais mes chiens ou mes chats — qui n'étaient pas « pour vivre ».

[...] Ouais ! Un jour je quittai cela. Adieu, fourmi ; bonne chance, les poules ; plus de sabots. Un veston, un faux col, la ville, et dans la ville ce que l'on trouve quand on n'est pas riche : « une boîte à mouches ». (BAILLON, 1995, p. 13-14)

Écrire des personnages ombragés est un point fréquent dans les œuvres bailloniennes, car la permanence des protagonistes dans un lieu et leurs rapports avec les autres déterminent comment les mots seront produits et comment ils vont s'adapter à un nouveau contexte. C'est ainsi que ces éléments se regrouperont dans la constitution d'une nouvelle forme. L'identité du sujet passe par la relation de se découvrir dans un autre et de se transformer en unissant à la nouvelle figure le résultat du dialogue entre le moi et l'autre. De cette manière, la nouvelle forme passe toujours par une transformation comme l'image de l'ombre qui disparaît dans les lumières et ressurgit avec une nouvelle forme.

Références

BAILLON, A. Mes Souvenirs d'Anvers, in : **La Renaissance d'Occident**, Bruxelles, 1928.

_____ **Le Neveu de Mademoiselle Autorité**. Paris: Rieder, 1930.

_____ **Délires**. Bruxelles : Jacques Antoine, 1981.

_____ **Par fil Spécial: Carnet d'un secrétaire de rédaction**. Bruxelles : Labor, 1995.

DOUBROVSKY, S. Autobiographie/vérité/psychanalyse. In : **Autobiographiques: de Corneille à Sartre**. Paris: Presses Universitaires de France, 1988.

LACAN, J. Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique. In : **Écrits I**. Paris: Seuil, 1966.

LEJEUNE, P. **Pacte autobiographique**. Paris : Éditions du Seuil, 1975.

PANTKOWSKA, A. **Entre l'autobiographie et l'autofiction – Sur la représentation du « moi » dans l'œuvre romanesque de Constant Burniaux**. Poznań: Université Adam Mickiewicz. Institut de Philologie Romane / Bruxelles: Archives et Musée de la Littérature, 1998.

Date de remise au comité de rédaction d'AntipodeS

le mardi 19 mars 2019

Date de publication

le mercredi, 1^{er} janvier 2020

Pour citer cet article

SILVA, Rayane Florencio da. Les Ombres de soi : réunion des personnages bailloniens sous une nouvelle forme. In : GALVEZ, Fabrice Frédéric (Org.) Journées de la langue française de l'UFBA - 1^{er} Congrès international, 2019, Salvador. **AntipodeS - Revue électronique d'études de langue française en terres non francophones**. São Salvador da Bahia de todos os Santos : UFBA, vol. 2, hors-série n° 1, 2019 ; p. 106-111. Disponible en <<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>>. Mis en ligne le 1^{er} janvier 2020.

L'auteur

Rayane Florencio da Silva

Universidade Federal de Rio de Janeiro, Brésil

rayane_florencio@yahoo.com.br

Droits d'utilisation



Cette revue est publiée en libre accès électronique sous la protection de la licence *Creative Commons* de type *Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International*, dont les termes sont consultables en ligne à l'adresse <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/legalcode> : ses contenus sont publiés gratuitement et libres de droits d'utilisation non commerciale par un tiers, ce dernier étant néanmoins soumis à l'obligation de citation de source, de déclaration de toute altération et de publication dans les termes de la même licence. Les auteurs de travaux publiés sur ce site conservent leurs droits de copie (*copyright*).

Éditeur



AntipodeS - Études de langue française en terres non francophones
ISSN électronique : 2596-1837
<https://portalseer.ufba.br/index.php/Antipodes>

Área de Francês
Instituto de letras
Universidade federal da Bahia

São Salvador da bahia de todos os Santos
Brasil
